

soldat ? On a besoin de toi aux Ambrettes. Tu gardes le silence ; crois-tu réellement que tes services ne soient plus nécessaires à la ferme ?

— Quoi que très jeune encore, non seulement tu as su mériter toute la confiance du maître, je devrais dire de ton père, mais il m'a assuré et il prétend que tu es actuellement aussi capable que lui de conduire les travaux et de diriger l'exploitation dans tous ses détails.

— Le fils aîné de M. Thomas va avoir dix-huit ans, répondit Georges, dès maintenant il peut me remplacer.

— M. Thomas n'a pas trop de ses bras, des tiens et de ceux de tous ses enfants, répliqua vivement Manette. Ah ça ! Georges, est-ce que tu serais jaloux ?

— Oh ! vous ne le pensez pas ?

— Tu as raison, la jalousie est un mauvais sentiment, et tous les tiens sont bons. C'est donc autre chose qui a fait naître en toi l'idée de quitter les Ambrettes. Par exemple, ne me dis pas que tu veux être soldat parce que c'est ta vocation, je ne te croirais pas. Tu désires t'éloigner du pays, voilà le fait, et comme tu es à la veille de tirer au sort, tu t'es dit : « Voilà l'occasion de partir je serai soldat. »

Le front de Georges se couvrit d'une vive rougeur.

— Je ne te cacherai pas, continua Manette, que ton idée contrarie singulièrement celles de Thomas et les miennes aussi.

Le jeune homme la regarda avec surprise.

— Mon Dieu ! oui, mon garçon. Dis-moi, est-ce que tu n'aurais pas été content d'être chargé complètement de l'exploitation des Ambrettes, c'est-à-dire d'en devenir le fermier ?

— Que me dites-vous là, Manette ? s'écria-t-il. Est-ce que Thomas songerait à quitter sa ferme ?

— Peut-être ; et comme Thomas t'apprécie et qu'il est sûr de toi, pour récompenser tes services et ton dévouement, il aurait fait de toi le fermier des Ambrettes.

Une lueur, qui s'éteignit aussitôt, passa dans le regard du jeune homme.

— C'est un rêve, murmura-t-il.

— Il t'aurait fait les premières avances en te laissant les instruments et tout le bétail qui se trouve dans les écuries, poursuivit Manette. En cherchant un peu, tu aurais trouvé dans la contrée une belle jeune fille, vous vous seriez aimés et mariés...

Le jeune homme devient très pâle.

La rebouteuse avait les yeux fixés sur lui. Elle continua :

— Est-ce que le bonheur que tu as sous les yeux aux Ambrettes ne t'a jamais fait envie ? Est-ce que tu ne t'es pas dit que ce serait pour toi un petit coin du paradis si un jour, maître à ton tour, tu avais à ton côté une jeune femme charmante, gracieuse, t'aimant de tout son cœur, et autour de vous de jolis enfants, des chérubins blonds et roses, tous souriants ?

— Manette, de grâce, ne me parlez pas ainsi ; ce bonheur que vous faites passer sous mes yeux n'existera jamais pour moi.

— Pourquoi ? n'as-tu pas tout ce qu'il faut pour être aimé, tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse ?

— Non, répondit-il tristement, je n'ai rien pour être aimé.

— Dans le ton que tu as pris pour me dire cela, Georges, on dirait qu'il y a du désespoir.

Le jeune homme laissa tomber sa tête entre ses mains.

— Pauvre garçon ! murmura la rebouteuse, la blessure est profonde et plus grave que je ne croyais.

— Georges, reprit-elle avec une sorte de tendresse, tu as un grand chagrin ; ouvre-moi ton cœur.

— Je vous en prie, Manette, ne m'interrogez pas.

— Pauvre Georges ! répliqua-t-elle, tu n'as pas été plus fort que plusieurs autres que je connais ; tu n'as pas vu le péril, tu t'es laissé charmer.

— Quoi ! vous savez ?

— Je sais ce qui occupe ta pensée ; je sais la cause de ta tristesse et de ton chagrin. Tu l'aimes donc bien ?

— A en mourir, répondit-il en portant la main sur son cœur.

— L'amour que certaines femmes inspirent est toujours fatal, se dit tout bas Manette ; c'est un poison qui pénètre dans le cœur.

Elle continua, en élevant la voix :

— Lui as-tu dit que tu l'aimais !

— Oui.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Que nous causerions de cela plus tard.

— Et puis ?

— C'est tout. Elle a ri.

— Enfin, elle ne t'a pas enlevé tout espoir ?

— C'est vrai, mais je sais qu'elle ne m'aime pas, qu'elle ne m'aimera jamais.

— Oui, je comprends, c'est pour cela que tu veux t'éloigner, fuir au loin, te faire soldat... Ce n'est point cet avenir que j'avais rêvé pour toi. Pourtant son bonheur à elle est ici, à côté du tien, si elle le voulait.

— Si elle le voulait, répéta-t-il d'un ton douloureux.

— La malheureuse enfant, sa folle ambition la perdrait !

— Je sais ce qu'elle pense, je n'ai plus rien à espérer.

— Non, elle n'aime pas, jamais elle n'aimera ; elle n'aura dans sa vie qu'un seul amour : celui de sa beauté dangereuse et terrible.

— Vous le voyez, Manette, il faut que je parte.

— Le mal que t'a fait Suzanne n'est peut-être pas encore sans remède.

— Il me brûle, il me dévore.

— Et tu crois que l'éloignement te guérira ? fit la rebouteuse en hochant la tête.

— Je n'en sais rien. Que je vive ou que je meure, qu'importe !

— Georges, tu parles comme un enfant. Avant de songer à la mort, apprends à souffrir. Après tout, Suzanne n'est pas la seule femme au monde. Nous t'en trouverons une autre, aussi belle et plus parfaite, j'en suis sûre, car elle aura un cœur. Georges, l'amour de l'une te guérira de l'amour que l'autre a mis en toi.

— Non, dit le jeune homme en secouant la tête, je n'essayerai pas de lutter contre ma destinée.

— A ton âge, mon garçon, répliqua Manette d'un ton presque sévère, on n'a pas le droit de s'exprimer ainsi. Ah ça ! mais qu'est-ce donc que la vie, si ce n'est du petit au grand, du faible au puissant, une lutte continue ? Quoi ? tu as l'intelligence, la santé, la force, vingt ans, c'est-à-dire tout l'avenir devant toi, et tu doutes et tu manques de courage !

— Ah ! vous ne savez pas dans quel état se trouve mon cœur. Aimer sans espoir est une horrible torture !

— Souffre, mais sois fort, s'écria-t-elle avec véhémence. Te crois-tu donc le seul malheureux, l'unique déshérité ? Regarde autour de toi, plus bas et plus haut, et tu verras des douleurs et des misères autrement grandes que les tiennes. Pour tous il y a des jours sombres et des jours de soleil, et l'orage atteint et frappe les plus hautes cimes. Nul ici-bas n'est exempt des dures épreuves de la vie. Ce serait vraiment trop facile si, pour être heureux, l'homme n'avait qu'à dire : « Je veux ! »

— Souffrir ! c'est la loi commune. Et quand on a le cœur trop faible pour pouvoir compter sur lui, on s'appuie sur son âme... A ton âge, Georges, on ne se laisse pas arrêter par le premier obstacle qu'on rencontre sur sa route, on n'est pas vaincu, ni brisé par une illusion perdue.

— Tu aimes et tu n'es pas aimé ; la belle affaire, vraiment !... Tu oublieras Suzanne, voilà tout. Tu répondras à son dédain par le mépris. Je te le dis encore, il y a d'autres jeunes filles, chastes et bonnes ; nous t'en trouverons une.

— Une autre, fit-il d'un ton amer, une autre ne serait pas elle... Pour elle, je me serais dévoué, rien ne m'aurait paru impossible... Elle occupe mon cœur tout entier, elle a pris ma vie... Je ne rendrais pas une autre femme heureuse. Ne parlez donc pas d'une autre quand je ne vois qu'elle, quand je ne respire que pour elle ! Une autre... jamais, jamais !

La vieille femme laissa tomber sur le jeune homme un regard de profonde pitié.

— S'il en est ainsi, dit-elle avec humeur, je ne peux plus rien pour toi. Tu as raison de dire que la fille de Gervaise a pris ta vie. Malheureusement, tu ne seras pas sa dernière victime.

Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine et resta un moment silencieuse.

— Voyons reprit-elle, la situation n'est peut-être pas absolument désespérée.

— Que voulez-vous dire, Manette ? demanda le jeune homme, dont les yeux étincelèrent.

— Y a-t-il longtemps que tu as vu Suzanne ?

— Elle est venue travailler aux Ambrettes il y a quinze jours.

— Lui as-tu encore parlé de ton amour ?

— Non, je n'ai pas osé.

— Eh bien ! il faut avoir avec elle, ces jours-ci, le plus tôt sera le meilleur, une conversation sérieuse. Tu n'as rien à redouter de Gervaise ; je sais qu'elle serait enchantée de te donner sa fille. Et pourtant elle ignore, comme tout le monde, les projets de Thomas en ce qui te concerne. Tu verras ce que Suzanne te répondra. Il faut que tu saches à quoi t'en tenir. Moi-même je la verrai, je lui parlerai.

— Oh ! Manette, si vous faites cela...

— Ne sois pas si prompt à te réjouir, répliqua-t-elle en secouant la tête, je ne te promets pas de réussir, je ne dis pas même que je l'espère. Je ferai cette démarche dans ton intérêt et dans l'intérêt de Suzanne elle-même. Je vois où elle va, la malheureuse enfant, et il n'y a que ton bras ou plutôt ton amour qui puisse l'arrêter sur la pente qu'elle descend. Il faudrait la toucher, l'attendrir, faire parler son cœur. Je doute que ce soit possible. Si tu m'avais consultée, Georges, ce n'est point la fille de Gervaise que je t'aurais conseillée d'aimer. Aujourd'hui, c'est trop tard, le mal est fait.

— N'importe, toi de ton côté, moi du mien, nous tenterons de l'émouvoir. C'est d'ailleurs une satisfaction qu'il est bon de te donner. Puisses-tu après cela être guéri ! Enfin, qui sait ? cette fille est si étrange, si fantasque... Nous verrons.

— Oui, nous verrons, répéta Georges d'une voix sombre. Mais si je dois renoncer à la possession de Suzanne, Manette, malgré ce que vous et M. Thomas voulez faire pour moi, je ne pourrai pas rester dans le pays, je partirai.

— Tu le regretteras peut-être ; mais tu l'as décidé, c'est ta volonté, nous ne te retiendrons pas. Au bout de quelques années, quand tu auras trouvé l'apaisement de ton cœur, oublié la fille de Gervaise, quand tu seras guéri, enfin, tu reviendras.

— Jamais je n'oublierai Suzanne, dit-il d'une voix vibrante, je l'aimerai toujours !

La rebouteuse se contenta de hausser les épaules.

Un instant après, le jeune homme la quitta.

— Pauvre garçon ! murmura-t-elle, c'est la première partie de sa vie brisée. Et il n'a fallu pour cela que le regard et le sourire d'une femme. Toujours la femme ! Ah ! je le sens et ne le vois que trop, si rien n'arrête Suzanne Vernier que de victimes autour d'elle !

VIII

Le jeune amoureux descendait tristement le chemin des Huttes et se trouvait à peu près à une égale distance de Marangue et du hameau, lorsque tout à coup il se trouva en présence de Suzanne.

Des buissons aux branches chargées de neige l'ayant empêché de l'apercevoir de loin, il n'avait pas eu le temps de se préparer à cette rencontre imprévue.

Son émotion fut violente ; il lui semblait que son cœur allait se briser tellement il battait fort, et ses jambes n'ayant plus de force pour avancer, il fut contraint de s'arrêter.

Suzanne n'aurait peut-être pas demandé mieux que de passer rapidement, sans rien dire ; mais elle s'arrêta à son tour en face de Georges, qui, dans son immobilité, semblait vouloir lui barrer le passage.

— Bonjour, monsieur Georges, lui dit-elle ; je ne pensais pas vous voir aujourd'hui.

Elle souriait en le regardant.

Le jeune homme se sentit pénétré de la lumière de son regard. Son trouble augmenta encore. Il cherchait quelque chose à dire. Il ne trouvait pas une parole.

— Vous venez probablement des Huttes ? reprit la jeune fille.

— Oui, Suzanne, je reviens des Huttes, répondit-il.

— Et vous descendez à Marangue ?

— J'avais l'intention de m'y arrêter et d'entrer chez votre mère, Suzanne.

— Est-ce que vous ne l'avez plus cette intention ?

— Suzanne, vous n'y serez pas.

— Vous trouverez ma mère et Georgette ; elles seront contentes de vous voir ?